

Le « je-nous » de ton corps non neutre L'imaginaire décolonial du corps noir

Eddy Firmin

Numéro 10, printemps 2018

Les visages de l'invisible

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88177ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Firmin, E. (2018). Le « je-nous » de ton corps non neutre : l'imaginaire décolonial du corps noir. *TicArtToc*, (10), 44–47.



Le « je-nous » de ton corps non neutre

L'imaginaire décolonial du corps noir

Eddy Firmin

Comment décroiser mon regard sur l'artiste afro-descendant? Comment m'affranchir des catégories «art, société, racisme» afin d'interroger son invisibilité des scènes visuelles? Ces deux interrogations sont adressées à ce support premier de notre existence: le corps. Chaque corps est porteur d'une histoire collective, d'une philosophie des savoirs et d'une valeur qui excèdent celle de l'individu. Ainsi, comment mieux articuler le «je» de mon corps noir au «nous» non noir; comment dépasser les lieux d'affrontement pour entamer une révolution de mon imaginaire et du vôtre; et comment agir plus efficacement pour favoriser l'avènement du... «je-nous»?!

— Est-ce que la cour dort? demande le conteur antillais.

— Non la cour ne dort pas! répond l'assistance.

— Si la cour ne dort pas, c'est Isidore qui dort à côté de Médor, dans la maison de Théodore sur un oreiller en or pour deux sous d'or!

Sur ce chapelet de paroles sans souffle ni respiration, il renchérit sans mollir par un retentissant:

— Yééé mistikriik!

Là, dans un même balancement, le paquet de curieux venus l'écouter répond:

— Yééé mistikraak!

Porteur d'une parole barattée de crack, le conteur émerveille son public avec une danse du dire. Comme Bruce Lee enflamme une allumette avec l'extrémité de son nunchaku, il fera brûler votre imagination du feu le plus vif du bout de ses mots. Celui qui voit son corps aperçoit une «oraliture» au même titre qu'il existe une littérature. Son corps porte un savoir né du choc de l'Afrique et de l'Occident. Mais, lecteur, n'allez pas croire ce que les livres racontent sur lui. De mon enfance, il me revient que ce corps mémoire est celui du voisin, de mon grand-père, du chanteur de gwoka (art/savoir de Guadeloupe), le mien. L'enfance a ainsi harnaché mon dire à deux postures antagoniques vis-à-vis du savoir. La première est une *corpo politique des savoirs*, c'est-à-dire une pensée orale interpersonnelle, floue et sans auteur. Elle pousse dans les nuits antillaises et sa magie d'ombres vaporeuses. La seconde est une *ego politique des savoirs* caractérisée par une pensée d'auteur, une pensée de l'écrit. Celle-ci a renversé une part de mon savoir ancestral dans la nuit. Eh bien, parce qu'elle s'est emparée des jours par le pouvoir du bois de ses bancs d'école; telle une plante envahissante, elle s'avance aujourd'hui dans la nuit pour étrangler la première. Au dedans de moi, il n'y a pas de dialogue égalitaire entre ces deux postures, mais un violent jeu de subalternisation.

Afin de surseoir à cette violence silencieuse, depuis plus de six ans, je mène une recherche en études et pratiques des arts à l'UQAM. L'un des constats de cette

quête sur ma pratique visuelle est que mon public et moi avons le regard voilé par une matrice du savoir. Son socle occidental, impose une lecture spontanée en courants artistiques, en concepts, etc. En réponse, il importe que les artistes signent, se définissent, se singularisent et disent «mon expérience!» En opposition, les artistes de *la corpo politique des savoirs* ne signent pas ou peu. Ils ne se singularisent que pour mieux renforcer une voix interpersonnelle et floue. Ils disent «nous, notre expérience!»

Depuis le mitan de ce jardin intérieur, cette recherche introduit la nécessité d'instaurer un dialogue entre mes deux politiques des savoirs. Parce que la première est si certaine de la mission civilisatrice de ses écoles et de ses universités qu'elle reste aveugle aux violences qu'elle commet envers les corps mémoires des conteurs, des shamans, des griots... Envers mon corps.

Ainsi, comment refuser la défaite de mon corps et de son savoir? Comment m'introduire dans votre «corps-texte» cérébral pour que vous, lecteur de cet ici Québec, compreniez l'absurdité du non-dialogue entre politiques des savoirs? Comment vous montrer que cela engendre une part des violences sur les corps? Comment vous amener à saisir que l'art actuel n'échappe pas à cette violence en cascade? Comment...

Hé là!!! Arrêtons les violons de l'écrit un instant. Lecteur québécois, donnons «bandaison» à nos corps pour que ce texte devienne parole! Chavirons le texte en pied pour tête¹ afin qu'il devienne oral:

— Est-ce que la cour dort?

Et vous de répondre:

— Non la cour ne dort pas! (à haute voix)

— Si la cour ne dort pas, nous voilà alors amarrés tel un fagot de canne à sucre par une parole sans ras-le-bol ni faribole, mais munie d'un verbe discobole!... Yéééé mistikrick!

Et vous de répondre:

— ...

(Allez... vocalisez ce texte et dites: «yééé mistikrak». D'ailleurs, à votre voisin qui vous regarde d'un œil étrange, confessez que c'est une voix dans le texte qui vous commande cette bizarrerie.)

Saisissant ma voix tache d'encre ou pixel, me voici «flap-flap», téléchargé dans ton corps. Donc, auditeur, je te dis «tu», parce que maintenant «tu» es moi, un homme noir dans la quarantaine. Tu es Caribéen, plus précisément de la Guadeloupe et te nommes Eddy. Comparativement à ta société d'origine, teintée de rapport de races, de subalternisation en tout genre, tu constates qu'il fait bon vivre au Québec. C'est que ton histoire est celle de l'esclavage, de la ségrégation raciale et de la disparité sociale. Plus encore, depuis ton

*... tous les corps ne sont pas neutres.
Certains portent en eux
une charge historique positive,
neutre ou négative.*



—, technique mixtes, 2017.

expérience d'artiste globe-trotter, le Québec t'apparaît être la société la plus ouverte à l'altérité qu'il t'ait été donné de voir. Les mauvaises langues t'ont déjà objecté à maintes reprises des « Tchiiip! », signifiant que tu es issu d'une société où le corps, sa couleur, sa différence est un facteur déterminant dans les relations sociales. En conséquence, tu es peut-être le pire juge des relations interraciales qui puisse exister dans une société « post-raciale », parce que justement, dans le Nord, toute différence liée au corps est non pertinente. Cependant, Eddy, depuis ton corps noir, tu sais que l'habit ne fait pas le moine. Tu as observé que, d'un côté, ton *ego politique des savoirs* a tendance à proposer de hautes valeurs qu'elle a du mal à appliquer. De l'autre côté, ta *corpo politique des savoirs* (très subalternisée) travaille à appliquer ses valeurs au quotidien pour une cohérence du « nous ». Ainsi, au regard de la question post-raciale, la première a convenu qu'elle a dépassé la question de la différence du corps pour un homme universel, cosmopolite, avec les mêmes droits et privilèges. La seconde voit cela comme une boîte de nuit fascinante et nécessaire, mais avec un son trop fort. À l'entrée de cet espace

social, des videurs font des passe-droits, certains corps se voient continuellement dirigés d'office vers une salle moins bruyante alors que d'autres sont simplement interdits d'entrée.

Eddy, tu le sais... Ton corps porte un savoir-être, un savoir se défendre. *Cette corpo politique des savoirs* instinctive, tu en as besoin, car c'est elle qui te guide dans les non-dits du quotidien. Oui, toi qui viens de me télécharger dans ton corps, tu le sais... tous les corps ne sont pas neutres. Certains portent en eux une charge historique positive, neutre ou négative. Les corps ne sont pas seulement des véhicules, ils racontent l'histoire d'un groupe et sont porteurs de valeurs en dehors de celles de l'individu. Et cette histoire, qui est celle de l'esclavage, la ségrégation, le génocide ethnique et/ou culturel, etc., offre un terrain favorable à la violence raciale. Certains corps, quand ils sont liés au Sud ou encore à certaines communautés culturelles du Nord, sont porteurs d'un rapport au savoir. Par exemple un autochtone ou un Noir, qui se trouveront proches de leurs traditions séculaires, garderont vivante une forme collective de *corpo politique des savoirs*. C'est-à-dire que leurs cultures ont,

pour une raison ou une autre, fait le choix de garder le corps comme bibliothèque de leur histoire, de leurs savoirs. Eddy, tu le vois maintenant, la misère n'est pas seulement dans la spoliation, dans l'appropriation, le colonialisme. Le commerce de violence commence avec la belliqueuse subalternisation de ta *corpo politique des savoirs*. Par exemple, dans les universités, trouves-tu de manière institutionnelle des cours non écrits, non sanctionnés par des devoirs écrits, dont le but serait de comprendre l'altérité depuis sa politique des savoirs ? Nooon, ce n'est pas du « n'importe quoi » Eddy ! En disant cela, n'es-tu pas en train d'avoir un regard biaisé sur un type de rapport au savoir ? N'es-tu pas en train de mettre en acte un rapport de « savoir-pouvoir » ? N'articules-tu pas une vision condescendante sur une pensée « sauvage » ?

Ainsi, toi qui, par la parole, es moi et moi qui, par ce texte, suis toi, « je-nous » comprenons l'absurdité du non-dialogue entre politiques des savoirs. Puisque tu me comprends, désormais au « tu » j'ajouterais un « je-nous » pour marquer notre lien corporel, auditeur :

— Yéééé mistikrick ! Et vous de répondre :
— ... » (Bravo !).

« Je-nous » revoilà, toi, mon homme noir dans la quarantaine. Tu fais partie de ces corps, qui, un peu partout à travers le monde, traversent la vie sous une fine pluie de minuscules violences anecdotiques. Sur la durée, elles détrempe ta vie au point de la rendre inconfortable. Pour le dire plus simplement, tu es de ces corps qui traversent la vie avec un caillou dans la chaussure.

Tu le vois, ton parcours de praticien visuel s'inscrit sur le dessus de cette pile de facteurs. Ainsi, « je-nous » voilà prêts à confesser ton regard sur l'art actuel. Depuis l'école d'art, tu constates, tout comme l'artiste autochtone, africain, etc., que tu fais partie de ces praticiens en tremblement sur deux politiques du savoir. Ton vécu, ta position excentrée dans la Caraïbe et ton corps non neutre t'ont amené à remarquer que l'art contemporain de ton pays d'origine, la France, propose de grands discours sur ses valeurs fédératrices et universelles : liberté, égalité, fraternité. Pourtant, tout le frou-frou de ce discours n'est pas dialogue ! Parce que ton corps et sa pratique sont interdits d'entrée dans les grandes discothèques que sont les musées Beaubourg ou le Louvre (quand je dis ton corps... tu auras compris qu'il s'agit de ta communauté de corps noirs issue des périphéries françaises). L'art « nègre » de tes périphéries (Guadeloupe, Martinique, Réunion, Guyane etc.) est maintenu très en marge des grands centres d'art visuel français. Aujourd'hui, depuis ton ici québécois, tu mesures l'invisibilité de ton corps dans l'art. Mais tu mesures aussi l'amorce d'un questionnement qui existe ici et qui est inexistant en France. Cet espace

Québec, que tu as choisi comme lieu de vie, s'inquiète de l'invisibilité de ton corps dans l'art. D'ailleurs, tu as été choisi pour interroger cette inquiétude dans l'exposition *Nous sommes ici, d'ici : l'art contemporain des Noirs canadiens*, en avril 2018. Cerise sur le gâteau, c'est dans l'un des grands musées du Québec, le MBAM. Si c'est la première fois qu'un tel questionnement est mené dans cet ici... Tu mesures la distance...

Mais hé, ne crois pas que la messe est dite parce que « je-nous » sommes passés entre les mailles d'un filet à la trame serrée. Ceci n'est qu'une amorce. Le dialogue entre *corpo politique* et *ego politique des savoirs* n'est pas encore établi. Mon déchirement demeure et la violence envers mes frères autochtones, africains, sud-amérindiens, etc., perdure. Tout comme eux, toi, mon non-lecteur, mon auditeur et double de moi-même, tu sais qu'il est utile de proposer une pratique frontalière. Un lieu permettant de montrer les violences que « je-nous » subissons.

— Est-ce que la cour dort ? Et vous de répondre :

— ...

— Si la cour ne dort pas, c'est que « je-nous » est un nous, dont les bouts sont deux genoux articulant l'autre à votre vous.

Voilà, « je-nous » sommes parvenus au terme de notre récit. Auditeur, inutile de me rendre mon corps, il s'est imprimé en toi ! Mon corps-texte est désormais le tien, protège-le et aime-le. Défends sa visibilité, son honneur, sa dignité. Le dialogue n'est pas encore commencé, mais sache-le, je me battraï pour qu'il ait lieu.

— Yéééé mistikrick !

Et vous de répondre :

— ...

TGC

1. Ce créolisme est un acte politique. En Caraïbe française l'expression *cul par-dessus tête* n'existe pas, peut-être bien à cause de l'hyper sexualisation du corps noir. Pied et cul renvoient à des lectures très différentes de ce corps.

Diplômé de l'École supérieure d'art du Havre-Rouen et de l'Institut régional d'art visuel de la Martinique, **Eddy Firmin** est aujourd'hui doctorant à l'Université du Québec à Montréal en études et pratiques des arts. En 2003, il a publié aux éditions Ibis Rouge son livre-objet *L'élévation*. Depuis 2006, dans le cadre de son projet *Terra Incognita*, il a entrepris un cycle international de résidences d'artiste (Japon, Espagne, Zimbabwe, France...) Sa pratique interroge le récit d'art, qui est inscrit au fondement de sa culture caribéenne.